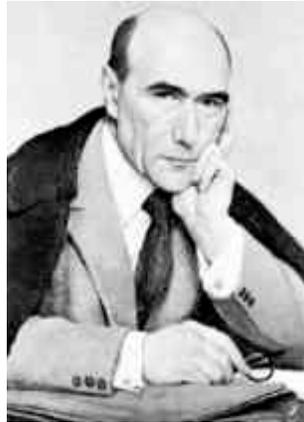


André GIDE

(France)

(1869-1951)



Né à Paris, le 22 novembre 1869, il était issu, par son père d'une famille protestante du Languedoc, par sa mère de la bourgeoisie catholique normande. Il allait attribuer à cette double ascendance la double postulation sensible dans toute son oeuvre. De son père, Paul Gide, professeur à la faculté de droit, et de sa mère, née Juliette Rondeaux, il devait écrire : « *Souvent je les entendais discuter sur la nourriture qu'il convient de donner au cerveau d'un petit enfant. De semblables discussions étaient soulevées parfois au sujet de l'obéissance, ma mère restant d'avis que l'enfant doit se soumettre sans chercher à comprendre, mon père gardant toujours une tendance à tout m'expliquer* ». Il eut pour précepteur le pasteur Élie Allégret.

À l'École Alsacienne, il travailla mal. Troublé par une précoce sensualité, à l'âge de dix ans, il se fit renvoyer pour mauvaise conduite. Sa santé était précaire, car il était sujet à des phobies, des angoisses, crises que la mort de son père intensifia. Car, fils unique, en octobre 1880, il perdit ce père cultivé, attentif et tendre, avec qui la vie était un jeu fascinant et dont il allait garder la nostalgie.

En 1881, il vint à Montpellier avec sa mère, vivant alors, sous la tutelle de cette femme autoritaire, une adolescence soumise à l'examen de conscience et à l'introspection, dans un milieu bien pensant, étroit et contraignant. Au lycée, il fut brimé, moqué par ses camarades catholiques et royalistes. Ainsi, dès son jeune âge, il fut en butte aux attaques de cette « société » contre laquelle, dans son oeuvre, il allait s'insurger.

Il fut repris de crises nerveuses qu'il prétendit, d'ailleurs, avoir feintes en partie ; mais ces feintes elles-mêmes dénotaient un grave déséquilibre et une réelle « difficulté d'être ». Pour le soigner, on l'emmena à Lamalou, à Gérardmer. Il fut alors plus heureux, vagabonda, échappa à ses nombreux professeurs de piano. Un hiver passé dans la famille de son père à Uzès, dans une atmosphère religieuse qui l'impressionna, renforça encore toutes ses tendances à l'introspection. À seize ans, il fit sa première communion, connut tour à tour le doute et l'exaltation mystique la plus fervente. Il s'imposa une existence ascétique, dormit sur une planche, prit des bains d'eau glacée, lutta, enfin, contre le « démon », contre le péché. Ces années difficiles, torturées, au cours desquelles, sur ordre médical, il calma ses angoisses en absorbant de fortes doses de chloral, furent illuminées, soutenues, par un amour qui, à l'aube de sa jeune vie, puisqu'il datait de 1883, devint « *l'orient mystique* » de sa vie.

À chaque période de vacances, il retrouvait ses cousines germaines, Jeanne, Valentine et Madeleine Rondeaux. Cette dernière, enfant sensible et réfléchie, apprit un jour l'inconduite de sa propre mère. Son cousin, venu la voir par hasard, la surprit, en larmes. « *Je sentais que dans ce petit être, que déjà je chérissais, habitait une intolérable détresse, un chagrin que je n'aurais pas trop de tout mon amour,*

toute ma vie, pour l'en guérir . » Cet amour, orienté, dès son éclosion, vers l'angélisme et la sublimation, allait être la joie et la détresse de l'écrivain.

Pour l'instant, les deux cousins, que la poursuite de leurs études éloignaient l'un de l'autre, échangeaient une correspondance ardente où se mêlaient les comptes rendus et appréciations de leurs lectures et leurs tentations d'appliquer dans leur vie les préceptes de leur foi. Mais il sentait en lui des appétits bien différents et sépara, dans son esprit comme dans son cœur, les élans de ses désirs et la sincérité de ses sentiments.

À cet adolescent angoissé et maladif, qui, dès 1889, tint son *“Journal”* où il rendit compte, avec une sincérité lucide et une constante exigence littéraire, de la complexité de sa vie morale, sentimentale et intellectuelle, la littérature offrit un refuge narcissique. Il était proche des symbolistes, mais son ironie faisait de lui un disciple critique de Mallarmé. À l'École Alsacienne, il avait fait la connaissance d'un brillant élève, Pierre Louys qui l'éblouissait de ses poèmes. Il lui confia qu'il voulait écrire, lui aussi, et mit au point le plan d'une œuvre. Pour l'écrire, il se réfugia dans un petit chalet près d'Annecy, mais les quelques mois qu'il y passa furent difficiles. Tourmenté par le désir, auquel il n'osait satisfaire, il ne sortait plus que la nuit. Le doute s'insinua en lui et, peu à peu, il perdit la foi.

Cette œuvre fut :

“Les cahiers d'André Walter”

(1891)

Recueil de proses poétiques

Commentaire

Ce sont les premiers cahiers du *“Journal”* d'André Gide qui remontaient à 1889. C'est un plaidoyer étrange où s'opposent les aspirations et les inhibitions de Gide. Il confia, dans *“Si le grain ne meurt”* : *«Je l'alimentais de toutes mes interrogations, de tous mes débats intérieurs, de tous mes troubles, de toutes mes perplexités, de mon amour surtout qui formait proprement l'axe du livre et autour de quoi je faisais tout le reste graviter»*. Il y exprimait *«l'inquiet mysticisme de [sa] jeunesse»*. *«Maintes pages de mon journal ont été transcrites telles quelles dans ces “Cahiers”*. Mais alors *«leur ton jaculatoire l'exaspère.»*

Les dédiant à Madeleine, il publia ces *“Cahiers”* à compte d'auteur et l'insuccès fut total.

Madeleine refusa d'épouser André Gide.

De 1891 à 1893, il fréquenta les milieux littéraires, sortit beaucoup, se lia avec Paul Valéry, fréquenta assidûment les mardis de Mallarmé, rencontra Oscar Wilde. Il écrivit des œuvres qui étaient autant de dénégations, ironiques et froides, du monde mystique et chaste d'André Walter :

“Le traité du Narcisse”

(1891)

Poème

“Les poésies d'André Walter”

(1892)

“Le voyage d'Urien”

(1893)

Roman

Après un prologue qui exprime l'angoisse d'un départ vers des rivages inconnus, Urien s'embarque avec onze compagnons sur le navire Orion. Commence alors un fabuleux voyage, d'abord dans les mers ensoleillées du Sud ("*Prélude*"). Ayant débarqué dans une grande et belle ville, ils sont reçus par la reine de l'endroit et tout n'est que délices. Mais ce paradis trop terrestre est dévasté par une horrible maladie pestilentielle. Fuyant ces lieux, ils commencent la seconde partie de leur voyage dans la « *Mer des Sargasses* ». Quittant la haute mer, ils s'engagent dans l'estuaire d'un fleuve aux rives désertes : là, sur une plage, ils trouvent Ellis, la maîtresse d'Urien, chargée de livres de théologie qu'elle lira pendant le voyage et qu'elle distribuera à ses compagnons. Après avoir remonté le fleuve jusqu'à sa source, les navigateurs redescendent sur l'autre versant et ils s'aperçoivent avec stupeur qu'ils accomplissent en sens inverse un voyage absolument identique à celui qu'ils ont déjà fait. Dans la troisième et dernière partie, « *Voyage vers une mer Glaciale* », il ne s'agit rien moins que d'atteindre le pôle. Ellis, qui a étrangement changé, inspire à Urien des doutes sur sa véritable identité. D'ailleurs, elle devient elle-même de plus en plus évanescence et, quand les douze l'abandonnent sur la terre des Esquimaux, elle n'est déjà presque plus réelle. Enfin Urien et six survivants parmi ses compagnons atteignent le pôle : rien qu'un lac immobile et blanchâtre, sans vie, entouré d'une muraille de glace. Les voyageurs, déçus, n'éprouvent cependant pas le désir de retourner vers des lieux plus riants. S'ils avaient connu le but de leur voyage, ils ne l'auraient pas entrepris. Néanmoins, ils remercient Dieu de le leur avoir caché et de l'avoir situé si loin, car les efforts qu'il leur a fallu déployer pour l'atteindre leur ont donné un peu de joie, la seule joie réelle qu'ils aient connue.

Commentaire

Si '*Le voyage d'Urien*' doit être considéré comme une interprétation mystique de la vie humaine, sa conclusion ne saurait être plus désespérée. Mais ce récit bizarre ne devait être qu'un roman symbolique où la réalité extérieure, paysages et événements, devait seulement marquer la progression sensible des différentes étapes spirituelles. Il demeure que la faillite de cette audacieuse expérience symboliste entreprise par Gide dans sa première jeunesse est due à la contradiction radicale entre le but poursuivi et les moyens employés.

“La tentative amoureuse ou le traité du vain désir”

(1893)

Essai

Personne ne prenant encore ses œuvres au sérieux, Gide allait mal.

Soudain, en compagnie de son ami, le peintre Paul-Albert Laurens, il quitta la « *tour mensongère* » qu'est Paris et s'embarqua pour l'Afrique du Nord, le 18 octobre 1893. Ce voyage lui révéla l'hédonisme.

Après octobre 1894, il interrompit la rédaction de son "*Journal*" pendant sept années environ, car il voulait accorder une place moins importante à l'étude égoïste de son « moi », « *se perdre de vue* ».

Deux ans plus tard, il retourna en Algérie et, sous l'impulsion prosélyte d'Oscar Wilde rencontré à Alger, il s'abandonna à l'homosexualité, connut enfin l'épanouissement et le plaisir sans contrainte.

Cet enchantement et cette nouvelle posture morale apparurent dans :

“Les nourritures terrestres”

(1895)

Roman de 280 pages

Dans cette succession de rêveries poétiques, Gide prescrit au jeune Nathanaël, à la fois disciple et objet de séduction, d'abandonner toute règle morale et toute habitude de pensée, de fuir les conventions pour mieux rejoindre l'errance et la spontanéité du vivant, pour mieux connaître soi-même et le monde, de s'éloigner du carcan familial (d'où le cri fameux : «*Familles, je vous hais ! foyers clos ; portes refermées possessions jalouses...*» [livre IV, chapitre 1]). Prônant désormais la légitimité d'un bonheur humaniste («*rien que la terre*») et le refus des acquisitions de l'éducation ou des impératifs de la morale, l'écrivain y exaltait l'ouverture aux plaisirs des sens, «*la ferveur et l'ivresse d'une disponibilité sensuelle*» : «*Heureux, pensais-je, qui ne s'attache à rien sur la Terre et promène une éternelle ferveur à travers les constantes mobilités*». Cette exaltation du sensualisme et ce culte de la disponibilité impliquent cependant un effort personnel, un don total de soi : «*Que l'importance soit dans ton regard, non dans la chose regardée*».

Commentaire

Cette leçon d'existence, qui s'inspirait de sources multiples (contes orientaux, grands textes bibliques et discours inspirés de Nietzsche) et dont le ton lyrique n'excluait pas le caractère didactique, rencontra d'abord «*une incompréhension presque totale*» («*Si le grain ne meurt*») mais allait exercer plus tard une influence considérable.

La tradition des exercices spirituels a toujours été vivante s'est retrouvée dans "Les nourritures terrestres" d'André Gide : «*Instants ! tu comprendras, Myrtil, de quelle force est leur présence ! Car chaque instant de notre vie est essentiellement irremplaçable, sache parfois t'y concentrer uniquement*».

De retour à Paris, Gide se réhabitua mal à la vie qu'il avait coutume de mener, songea à se suicider. Il écrivit :

"Paludes" (1895)

Roman de 120 pages

Le narrateur est un homme de lettres, qui parle de lui-même comme on a accoutumé de le faire dans un journal intime. Il passe ses jours en colloques avec une femme d'esprit, qui lui a voué une pathétique amitié amoureuse, en visites et en discussions avec des hommes de lettres dont chacun parle de ses œuvres, qui ne le comprennent pas et dont il craint d'ailleurs d'être compris. Exilé dans un paysage marécageux, il écrit "Paludes", une paraphrase de deux vers de Virgile qui figurent en épigraphe et qui chantent le bonheur que trouve le berger Tityre dans son champ couvert de pierres et envahi par un marécage. Il imagine ce personnage languissant, confiné dans une maison solitaire près d'un étang, abandonné à sa fantaisie morbide, à ce point résigné à son sort et aux interdits de la société qu'il en vient à manger des vers et à les aimer. À peine les gens que connaît le narrateur viennent-ils à avoir vent de ce projet qu'ils en dissertent entre eux avec une facile et mondaine importunité, le priant de bien vouloir en communiquer quelques fragments. Trop faible pour refuser, il cède à leur requête. Mais, lorsqu'il cherche à en faire comprendre la véritable signification, l'enseignement qu'il faut tirer de son œuvre, personne ne veut plus l'écouter. Le malheureux homme de lettres, qui s'est peint lui-même sous les traits de son personnage, se sent pris par l'angoisse d'une existence désespérément monotone et recluse ; il voudrait que les autres eussent le même sentiment, et se plaint de leur entêtement à ne pas comprendre. Il se plaint que les livres ne soient pas lus selon

l'optique où ils ont été écrits. Enfin il s'avoue vaincu : il consent à ne voir lui aussi dans son livre qu'un stérile divertissement d'esthète.

Commentaire

C'est l'un des livres les plus énigmatiques de la littérature française : « *Un certain sens du saugrenu me dicta les premières phrases et le livre, comme malgré moi, se forma tout entier autour de celles-ci* » confia Gide dans « *Si le grain ne meurt* ». Tout est étrange, insaisissable, presque ridicule, dans cette prose d'éther et d'inaccompli. Cet acte littéraire gratuit est un éloge du désœuvrement, un bréviaire de l'indécision, un précis de détachement, un traité narquois de la velléité : on aime, et il est devenu le viatique indiscutable des zélotes gidien, ou on déteste, chacun y trouvant tout ce qu'il y projette.

On peut y voir une satire triste où Gide se moqua des cénacles parisiens, d'une société sophistiquée et décadente. On retrouvera dans « *Si le grain ne meurt* » des descriptions des milieux littéraires qui valent celles de « *Paludes* ». Les écoles prises à partie sont celles du Parnasse, qui touchait alors à sa fin, et celle du symbolisme. Mais, faisant, avec une lucidité impitoyable, le bilan du mode de vie, de l'atmosphère qu'il avait décidé d'abandonner, il se moqua autant de son double caricatural, détaillant son impuissance à écrire, à agir, à aimer ; il est ce que Gide lui-même a été quelque temps, et qu'il eût continué d'être s'il ne s'était déterminé à rompre et à tenter l'aventure spirituelle des « *Nourritures terrestres* ».

Le style de l'œuvre est à la fois précis et plein de recherches.

Le roman figure dans l'« *Anthologie de l'humour noir* » d'André Breton.

Le 31 mai 1895, la mère d'André Gide mourut. Il écrivit : « *Je me sentais, pareil au prisonnier brusquement élargi, pris de vertige, pareil au cerf-volant dont on aurait coupé la corde, à la barque en rupture d'amarre, à l'épave dont le vent et le flot vont jouer. Il ne restait à quoi me raccrocher que mon amour pour ma cousine, ma volonté de l'épouser, seule orientait ma vie.* » Comme elle avait exigé qu'il se marie même s'il n'en avait pas le désir, il se fiança en juin à sa cousine, Madeleine, et se maria le 8 octobre de la même année, se pliant à la morale des siens. Le couple connut une grande proximité avec la famille du pasteur Élie Allégret qui avait six enfants.

En 1899, il rencontra, chez les Viélé-Griffin, Maria Monnom qui était mariée au peintre belge Théo Van Rysselberghe dont elle avait une fille, Élisabeth. Celle qu'il appela « *la petite dame* » (elle faisait un mètre cinquante) appréciait par-dessus tout chez lui sa ferveur, son étonnement d'être au monde, son enthousiasme communicatif. En 1918, elle allait décider de noter tout ce qui était susceptible d'éclairer la figure de son ami. Et, pendant trente-trois ans, avec acuité et sans complaisance, elle prit des « notes pour l'histoire authentique d'André Gide », devenant ainsi le témoin privilégié de la genèse de sa création. Les « *Cahiers de la petite dame* », qui furent édités entre 1973 et 1977, nous en apprennent davantage que son « *Journal* » sur la vie quotidienne de Gide comme sur les principaux débats idéologiques de la première moitié du vingtième siècle auxquels il a participé. C'est à elle qu'il avoua qu'il n'eut d'amour que pour sa femme, Madeleine, mais qu'il ne connut de désir physique que pour des hommes.

En 1899, Gide nuança son idéal individualiste dans :

« *Le Prométhée mal enchaîné* »

(1899)

Conte philosophique

Prométhée connaît cet « *obscur sentiment* » qui lui fait dire paradoxalement : « *Je n'aime pas l'homme, j'aime ce qui le dévore* ». La recherche d'une inaccessible lucidité a pour contrepartie la cécité de Coclès, éborgné par un vautour.

Commentaire

Le texte figure dans l' "Anthologie de l'humour noir" d'André Breton.

Avec sa femme, Gide retourna en Algérie mais n'y retrouva pas ses éblouissements passés. Cela lui inspira un roman dont il écrivit quelques chapitres à Ravallo, séjournant dans l'un des palais du XIIe siècle, la Villa Episcopio :

"L'immoraliste" (1902)

Roman de 170 pages

Dans la France de la fin du siècle dernier, Michel, un jeune bourgeois intellectuel, élevé dans un milieu très puritain, est devenu le prisonnier d'innombrables contraintes morales. Gravement malade, il n'a recouvré la santé qu'au cours d'un premier voyage en Afrique du Nord. Mais, là-bas, il a été pris d'un goût très vif pour la vie et pour les plaisirs qu'elle procure à ceux qui les cueillent sans préjugés, a découvert l'imposture de son ancienne existence consacrée aux études et à la spéculation. Tournant le dos à ses livres et à ses travaux, il se jeta dans ce qu'il appelle la vie avec une gourmandise ingénue.

Il entraîne son épouse, la douce et délicate Marceline, en Italie puis en Afrique du Nord. Revenu sur cette terre qui stimule et exaspère sa sensualité, il ne manque pas une occasion de se libérer de tout conformisme. Il éprouve un plaisir pervers à devenir le protecteur et l'ami d'un petit Arabe, Moktir, dont il a découvert avec joie certain penchant pour le vol. Michel s'aperçoit qu'il manque de tout sens moral, et c'est avec orgueil qu'il s'applique à développer en lui ce qu'il considère comme sa force et son indépendance. Cette dangereuse mystique du surhomme le pousse à commettre un véritable crime : s'apercevant que le climat africain est pernicieux pour la santé de sa femme, il ne fait rien pour la sauver. Bien plus : il la laisse volontairement dans l'ignorance du danger qui la guette. Elle meurt et ainsi il se libère de ce dernier lien, celui de l'affection et de la fidélité, s'abandonne à la satisfaction de sa sensualité artistique et de sa pédérastie, rejette la morale bourgeoise.

Commentaire

Cet ouvrage, qui reprenait les thèmes principaux des écrits de Gide : homosexualité, échec du couple, rappelait "*Les nourritures terrestres*". Il est toutefois plus complexe. Certaines pages (en particulier celles qui relatent le voyage en Afrique) sont parcourues par un véritable souffle lyrique. D'autres recomposent, mais avec plus de raffinement, la matière même des "*Nourritures*". Tout en célébrant l'ivresse de certains instants, elles nous indiquent les limites d'une idéologie qui se contenterait de construire sur la seule sensualité ; parfois ces pages tournent à la satire. Gide ironisait sur son propre enthousiasme qui s'était donné libre cours dans l'ouvrage précédent. Il faisait le bilan de son expérience et nous offrait, par le truchement d'une œuvre d'art, la possibilité d'une discussion. Cette préoccupation est très sensible dans l'insistance même qu'il mit à nous montrer la mesquinerie de son héros. L'œuvre est donc plus morale que ne le suppose son titre ; elle est, en fait, une interrogation sur les limites du culte de l'indépendance.

Elle peut être rapprochée de deux autres que Gide écrivit plus tard : "*La porte étroite*" et "*La symphonie pastorale*". Si "*L'immoraliste*" n'atteint pas la perfection du premier et à la poésie du second, il demeure cependant un des ouvrages les plus marquants de cet auteur : il affirma, pour la première fois, la pureté classique de son style.

Il eut un succès grandissant.

“Saül”
(1903)

Drame en cinq actes

Saül vieillissant a appelé David pour qu’il le distraie de sa neurasthénie par sa musique et a permis son amitié avec son fils, Jonathan. Mais David, étant l’objet des inclinations équivoques du père comme du fils et n’y répondant pas, est persécuté et passe à l’ennemi, tandis que Saül, vaincu par les Philistins, se donne la mort.

Commentaire

Écrit en 1897-1898, “*Saül*” fut le premier texte important composé pour la scène par Gide. C’est un drame puissant, profondément ancré à l’ensemble de son œuvre. Il y faisait une lecture assez libre de l’épisode biblique, contrebalançant l’exaltation sensuelle des “*Nourritures terrestres*”, soulignant le danger de voir la personnalité se dissoudre au gré des influences. Le thème correspondait bien à ses inquiétudes et à ses aspirations. La lutte de la sensualité terrestre contre l’aspiration à un pur affranchissement allait se retrouver chez Gide d’ouvrage en ouvrage.

Quand la pièce fut créée, en juin 1922, moment qu’il attendait avec fébrilité, elle provoqua un scandale sans égal, dans le prolongement duquel il envisagea de publier la première édition « commerciale » de “*Corydon*”, son essai sur l’homosexualité. Ces deux textes portaient l’une des clés morales de son œuvre, ce dialogue rare entre abandon de soi et intégrité personnelle, rigueur morale et libres mœurs. Aussi Gide vécut-il comme un échec personnel l’incompréhension du thème central de la pièce, son manque d’impact réel sur le public et le détournement de sens qui put résulter de la mise en scène. Mais l’expérience lui fit dire en 1929 : « *Si Saül avait réussi, qui sait ! je ne me serais peut-être plus occupé que de théâtre.* »

“Bethsabé”
(1903)

Pièce de théâtre en trois scènes

David raconte la longue et angoissante nuit d’insomnie durant laquelle l’ont assailli la pensée de son déclin et la crainte que Dieu ne s’éloigne de lui comme il l’avait déjà fait avec Saül ; il nous confie comment il a vu, au matin, alors qu’il regardait d’une terrasse située à l’extrémité de son palais, une jeune femme se baignant dans la fontaine d’un jardin mystérieux. Invité par Uriel, un soldat qui lui est très attaché, dans son humble demeure, David reconnaît en sa femme, Bethsabé, la femme qui se baignait : le désir l’égare et il enlève Bethsabé, mais il s’aperçoit bien vite qu’elle ne peut lui donner cette joie pure et simple, ce bonheur tranquille qu’il avait respirés dans la maison d’Uriel. Puisque ce dernier ne sait rien encore, il s’apprête à renvoyer la femme, il espère ainsi effacer son acte, comme s’il ne s’était pas produit, gardant pour lui seul l’amertume et la désillusion. Mais le trop zélé Joab a déjà envoyé Uriel sur le champ de bataille afin qu’il y trouve la mort.

Commentaire

Cette très délicate interprétation du thème biblique est présentée en trois scènes, qui sont trois longs monologues du roi David, les deux premiers étant coupés de brèves réponses de son confident, Joab. Avec une simplicité de style suggestive, qui évite tout accent réaliste, Gide atteignit directement à des visées morales, puisque nous ne prenons connaissance des faits qu’en les découvrant dans la conscience de David qui parle. C’est donc un « essai » dans le sens gidien : c’est-à-dire une variation lyrique par l’intermédiaire de laquelle un problème moral se transforme en « mythe », acquérant ainsi

une pleine signification humaine qu'il ne pourrait jamais posséder s'il se limitait simplement à un exposé aride et théorique.

La pièce fut publiée pour la première fois dans une revue en 1903, et en volume en 1912 avec *“Le retour de l'enfant prodigue”* et autres « essais ».

Gide se brouilla avec ses amis, avec Louÿs, se sépara de Valéry, de Henry de Régnier, et se laissa aller au découragement et au pessimisme. Il n'écrivit plus, à l'exception de quelques articles. Il souffrit à nouveau de troubles nerveux et d'insomnie. Les insurmontables difficultés que provoquaient en lui son mariage, le conflit irréductible, né sans qu'il l'ait lucidement prévu, entre sa tendresse pour sa femme et son désir, son goût de la vie, faisaient de lui un inquiet, un errant.

En 1904, il fit construire à Auteuil, 18 bis avenue des Sycomores, sur ses plans, par Louis Bonnier, architecte en chef de la Ville de Paris, une maison dans la Villa Montmorency. Mais il s'enfuit avant de la voir achevée.

Avec Henri Ghéon, il partit en voyage : Allemagne, Autriche, Espagne, Italie, Afrique du Nord, Grèce, Asie Mineure.

En 1906, il s'installa tout de même dans sa maison de la Villa Montmorency.

À partir de 1907, il se remit à écrire :

“Le retour de l'enfant prodigue”

(1907)

Nouvelle de 23 pages

À son retour chez ses parents, l'enfant prodigue qui *« s'avoue qu'il n'a pas trouvé le bonheur »*, est dans un état pitoyable, *« pareil aux pourceaux qu'il gardait »*. Son père fait tuer le veau gras. Mais il a à affronter le frère aîné, *« soucieux »*, au *« front courroucé »*. Son père lui fait sa réprimande pour s'être *« évadé de la Maison »*. L'enfant prodigue reconnaît : *« J'ai changé votre or en plaisirs, vos préceptes en fantaisie, ma chasteté en poésie, et mon austérité en désirs. »* - *« Au prix de tous mes biens, j'avais acheté la ferveur »*. Il revenu par paresse, par lâcheté. Mais le père avoue qu'il lui a parlé durement parce que l'aîné l'a voulu. Celui-ci dans sa réprimande lui propose *« une exaltation de toi, où les plus divers, les plus insubordonnés éléments de ta chair doivent symphoniquement concourir »*. Il prétend bien connaître la pensée du père, en rester *« l'unique interprète »*. Pour l'enfant prodigue, *« la Maison n'est pas tout l'univers »*. Il dit à sa mère que *« Rien n'est plus fatigant que de réaliser sa dissemblance »*, que son *« seul soin désormais, c'est de ressembler à vous tous »*. Elle lui demande de parler à son frère puîné qui *« est tout pareil à ce que tu étais en partant »* : *« Il lit trop , et ne préfère pas toujours les bons livres. »* - *« Il est souvent juché sur le plus haut point du jardin, d'où l'on peut voir le pays »* - Il parle avec le porcher, un homme *« qui vient de loin, qui lui raconte des histoires »*. L'enfant prodigue parle donc à cet *« enfant rétif »* qui ne veut pas le voir comme un vaincu, résigné, qui déclare : *« Je suis celui que tu étais en partant »*, qui l'amène à le voir comme son successeur qui va partir d'autant plus librement qu'il *« n'a point part à l'héritage »*, emportant *« tous ses espoirs »*.

Commentaire

Dans cette variation sur la parabole de l'Enfant prodigue (Saint Luc, 15, 11 à 32) qui faisait l'apologie de la famille, de la tradition, qui, à travers celle du père, montrait la mansuétude divine, Gide montrait le retour de l'enfant prodigue comme une défaite due à la corruption déjà exercée sur lui par le matérialisme, par le confort. Il lui inventait des frères, établissant une hiérarchie entre eux : l'aîné est celui qui est tout à fait attaché aux biens, aux biens fonciers ; l'enfant prodigue a dilapidé sa part d'héritage, de l'argent liquide ; le puîné, lui, n'a rien et pourra donc aller jusqu'au bout de son désir (le désir plus que sa satisfaction), ce qui ne devrait pas l'empêcher de revenir vers *« le jardin où sont*

couchés nos parents morts » ; il lui appartient de rouvrir la fable biblique sur les chemins de la ferveur hédoniste.

Gide faisait donc une critique de la bourgeoisie, de l'Église par rapport au message évangélique (le père parle du Père, de Dieu qui est trahi par son Église qui est ici « *la Maison* » : « *La Maison, d'autres que vous l'ont construite* » dit le prodigue - « *Hors la maison, point de salut pour toi* » dit l'aîné qui se veut le « *seul interprète* » du père. Gide était anticlérical mais pas antireligieux. Au-delà de l'Église, sont rejetés tous les systèmes, toutes les idéologies, tous les conformismes.

Il affirmait la nécessité de l'expérience, contestant l'éducation (l'intervention du prodigue sur le puîné est inutile), de l'aventure à l'extérieur de la famille (aventure que regrettent le père et la mère mais pas le frère aîné), puis du retour (« *Heureux qui, comme Ulysse, a fait un beau voyage* ») ; la nécessité de la recherche personnelle d'un sens à sa vie.

Il constatait l'effet de l'âge : plus on est on est vieux, plus on est sage.

La nouvelle est construite comme une pièce de théâtre, étant divisée en plusieurs scènes. Gide a su retrouver le style de l'Évangile, employant des archaïsmes (« *au défaut de la colline* » - « *faisant crédit à son frère, il peut lui prêter joie pour un soir* »). Il s'est permis cette intrusion : « *Mon Dieu, comme un enfant je m'agenouille aujourd'hui, le visage trempé de larmes. Si je me remémore et transcris ici votre pressante parabole, c'est que je sais quel était votre enfant prodigue* ».

L'influence d'André Gide commençait à s'étendre, et de nouveaux amis se groupaient autour de lui : Jacques Rivière, Jacques Copeau, Cocteau... Après avoir tenu tribune dans différentes revues ("L'ermitage", "La revue blanche"), en 1909, il fonda, avec Jacques Copeau, Henri Ghéon, Marcel Drouin, André Ruyters et Jean Schlumberger, "La nouvelle revue française", qui allait être consacrée à la seule passion de la littérature, dont elle défendit une conception relativement classique, sans être au service d'aucune doctrine littéraire ou cause politique, accueillant les tendances les plus diverses mais sans complaisance pour les modes et les enjeux mercantiles. Il allait y manifester de petites manies autocratiques.

Il y fit paraître un roman où il revenait à l'austérité :

"La porte étroite"

(1909)

Roman de 200 pages

Dans la Normandie de la fin du XIXe siècle, Jérôme, ayant perdu son père dès l'enfance, grandit sous la tendre tutelle de sa mère et d'une vieille amie de la famille. Une délicate intimité le lie à deux jeunes cousines, filles de son oncle, Bucolin, et un amour précoce s'éveille en lui pour l'aînée, Alissa. La chère ambiance familiale, si fermée et si austèrement puritaine, est bouleversée par la fuite scandaleuse de Mme Bucolin. Alissa en est affectée plus que tous les autres et, à partir de ce moment, ses sentiments religieux prennent une intensité particulière ; son âme tend à s'évader vers une spiritualité de plus en plus détachée du monde. L'amoureux Jérôme la suit dans cette atmosphère raréfiée, non sans une ombre d'anxieuse inquiétude. Bien qu'Alissa aime son cousin de toutes ses forces, le suit dans ses études et vive avec lui dans une intimité profonde, Jérôme croit voir, avec une douleur silencieuse, la jeune fille refuser de s'unir à lui. L'intervention de leur ami d'enfance, Abel (fils du pasteur Vautier), qui pousse le jeune homme à arracher une décision à Alissa, provoque une crise pénible. Abel se croit aimé de la jeune sœur d'Alissa, Juliette, alors que celle-ci se révèle, à son tour, amoureuse de Jérôme. Alissa prend ce prétexte pour se sacrifier. Mais, même plus tard, quand Juliette guérie et résignée est devenue la placide épouse d'un vigneron et une heureuse mère de famille, Alissa résiste à sa passion ; elle se mure dans un état d'âme où, dit-elle, elle se sent si spirituellement proche de l'aimé qu'elle peut renoncer à sa présence physique. Jérôme a deviné son sacrifice et en est désespéré ; mais lui aussi a grandi dans les mêmes pensées et n'a pas la force

de l'arracher à cette voie. Détruite par sa tragédie intérieure, la jeune fille trouve la mort. Ses lettres, intercalées dans le récit, et quelques pages de son journal intime, que le jeune homme retrouve, montrent quel fut son tourment intérieur : « *Seigneur ! nous avancer vers vous, Jérôme et moi l'un avec l'autre, l'un par l'autre ; marcher tout le long de la vie comme deux pèlerins dont l'un parfois dise à l'autre : "Appuie-toi sur moi, frère, si tu es las", et dont l'autre réponde : "Il me suffit de te sentir près de moi..." "Mais non ! la route que vous nous enseignez, Seigneur, est une route étroite, étroite à n'y pouvoir marcher deux de front. »*

Commentaire

Le sujet est pour une large part autobiographique. Gide a trouvé toutes les données de ce drame imaginaire dans le climat de sa propre adolescence, dans ses relations avec son épouse, Madeleine. Dans ce roman profondément senti, presque une confession du protagoniste, il prétendait manifester une impartialité austère en respectant l'«*évasion vers le sublime*» de son héroïne, en renonçant à tout jugement et en se bornant à mettre en lumière la valeur idéale et la simple humanité du récit. Alissa, après avoir pris en horreur la sensualité face à l'inconduite de sa mère, s'enferme dans un idéalisme qui lui fait repousser les avances de Jérôme jusqu'au moment où sa propre nature refoulée se réveille.

Mais, en fait, le regard de Gide sur l'ascétisme dans cet «*essai de bien mourir*» ne manquait pas d'être ironique, le recours à la ferveur religieuse n'étant pas non plus sans risques, les excès inhumains de la morale puritaine devant être condamnés. Le drame se joue sur cette pathétique indécision de Jérôme, aussi incapable d'égaliser Alissa dans sa difficile vertu que de l'attirer à lui en suivant l'exemple de son cousin Abel qui, lui, a « *choisi* », en publiant très jeune un livre fort scandaleux intitulé «*Privautés*».

Gide évoqua ces thèmes d'une plume infiniment délicate, le style étant incomparablement limpide et pur. C'est sans doute son texte le plus parfaitement classique.

En 1912, Gide, lecteur chez Gallimard, refusa Proust. Il aurait statué : «*Il y a trop de duchesses*». Il allait longtemps se le reprocher.
Il publia sous l'anonymat :

“Corydon” (1911)

Essai

Pour la première fois dans l'histoire de la littérature française, un auteur faisait nommément l'apologie de l'amour entre hommes. S'appuyant sur des exemples scientifiques, il retraçait l'amour grec, se livrait à une courageuse et minutieuse apologie de l'homosexualité masculine, condamnait la domination de l'hétérosexualité : « *Dans nos mœurs, tout prédestine un sexe vers l'autre, tout enseigne l'hétérosexualité, tout y provoque : théâtre, livre, journal. »* Détestant les « *invertis* » adultes et les couples formés d'un « *Jules et d'une folle* », il pratiquait la pédérastie, ayant eu, toute sa vie, des relations avec de jeunes prostitués.

Commentaire

En 1924, Gide allait publier l'ouvrage sous son nom. Et, lors de son séjour en Tunisie, pendant la Seconde Guerre mondiale, il allait écrire dans son «*Journal*» qu'il le considérait comme celui de ses livres qui est « *de plus grand service pour le progrès de l'humanité* ».

André Gide s'intéressait aussi à des questions sociales. Les tribunaux exerçant sur lui une « *fascination irrésistible* », il avait, dès 1906, voulu être juré aux assises. Mais il eut le plus grand mal à se faire inscrire sur la liste, et son tour ne vint qu'au bout de six ans. Comme il l'écrivit en réponse à une enquête de "L'opinion" (25 octobre 1913 : « *Les jurés jugés par eux-mêmes* »), il aboutit à cette constatation « *que parfois grincent les rouages de la machine-à-rendre-la-justice* », qu'il s'agisse de la composition du jury, véritable « *sélection à rebours* », ou des conditions dans lesquelles ont lieu les interrogatoires. Au moment où il devint juré à la cour d'assises de Rouen en mai 1912, le vent ne soufflait guère à l'indulgence pour les malfaiteurs, et les exploits de la bande Bonnot étaient présents dans toutes les mémoires. Il a consigné ses impressions de juré dans :

“Souvenirs de la cour d'assises”

(1914)

Essai

Mais comment concilier la défense de la société avec le sens de l'humain? Gide fut témoin de la gêne, de l'angoisse, que les jurés éprouvent parfois « *devant un questionnaire ainsi fait qu'il les force de voter contre la vérité pour obtenir ce qu'ils estiment la justice* ». Au programme de la session figuraient cinq attentats à la pudeur avec des huis clos dont le moraliste dépeignit l'atrocité souvent inutile. Meurtriers, aigrefins, malandrins ou chapardeurs, sans oublier les témoins, parfois ridicules ou antipathiques, Gide les dessina avec finesse, notant au passage un quiproquo tragique, un dialogue bouffon. Il déplora que trop de crimes soient inexactement reconstitués et constata « *combien il est malaisé pour un juré de se faire une opinion propre, de ne pas épouser celle du président* ». Il n'était pas rare non plus que le juré, imparfaitement averti ou faussement impressionné, jugeât le prévenu « *à la tête* », sans soupçonner tout ce qui, parfois, se cachait sous un motif conscient. « *J'avais pas de motifs...* », répondait l'ouvrier agricole, incendiaire à ses heures.

Commentaire

Les “*Souvenirs de la cour d'assises*” reflétaient au premier chef ce souci d'humanité, cette inquiétude, non pas exclusivement spirituelle, mais sociale, d'André Gide, moraliste et réformateur d'intention, épris de justice et plein de pitié, qui mena une croisade sociale pour dénoncer les limites du système judiciaire : « *À présent, avoua-t-il à l'issue de cette session, je sais par expérience que c'est une autre chose d'écouter rendre la justice ou d'aider à la rendre soi-même. Quand on est parmi le public, on peut y croire encore. Assis sur le banc des jurés, on se redit la parole du Christ : "Ne jugez point". "Ne jugez pas".* » C'est ce titre qu'il devait donner, seize ans plus tard, à une collection de la N.R.F..

“Les caves du Vatican”

(1914)

Roman de 280 pages

Une rumeur se répand selon laquelle le pape serait séquestré dans les caves du Vatican par la bande de Protos. Lafcadio, un jeune homme sans famille, être de toutes les exigences et de toutes les audaces, à la recherche de l'«*acte gratuit*», commet sans raison le meurtre d'un inconnu, le vieillard Amédée Fleurissoire, qu'il précipite d'un train en marche parce que rien ne l'en empêche. Ensuite, il peut tout aussi bien sauver la vie d'une jeune fille. Mais il subit les conséquences en cascade de son acte gratuit.

Commentaire

Le texte décousu et ironique, que l'auteur définissait comme une «*sotie*», mêle intrigues et personnages dans un ton souvent parodique. Les intrusions d'auteur critiquent le comportement de Lafcadio. Le balancier revenant en sens inverse, Gide montra qu'à vouloir construire son être indépendamment de toute contrainte, Lafcadio (auquel aurait servi de modèle Arthur Cravan, le «*colosse mou*», qui avait déjà tant inspiré André Breton) se grise d'une liberté dangereuse qui le pousse à l'acte gratuit, au crime sans raison.

Cette satire féroce dirigée contre les préjugés et l'hypocrisie bourgeoise scandalisa les milieux catholiques.

La guerre éclata. Réformé, André Gide travailla, en 1914-1915, avec «*la petite dame*», au Foyer franco-belge, oeuvre destinée à aider les réfugiés des territoires envahis par les Allemands en France et en Belgique.

Au printemps 1917, Élie Allégret, pasteur missionnaire, repartit seul en Afrique, en demandant à Gide de s'occuper de ses fils, André et Marc. Soucieux de leur avenir et avide de leurs confidences, il tint auprès d'eux qu'il avait vu grandir les rôles d'oncle, de «*vice-père*», de précepteur, de protecteur, de guide sur la voie de l'émancipation. Cette mission pédagogique se doubla d'une histoire d'amour clandestine car il se prit de passion pour Marc qui avait seize ans et demi et dont la beauté le ravagea, ce qui aviva chez lui le conflit intérieur entre l'aspiration hédoniste et l'éducation puritaine. Le sentiment fut partagé dès mai 1917. À ce fier «*onagre*», qui ignorait encore son goût pour «*les jeunes filles mauvaises*», l'érasme donna des cours d'«*amour grec*» et l'aspergea d'«*oraisons jaculatoires*», qui, dans la liturgie gidienne, disaient la proximité du païen avec la divinité qu'il tutoie. Y a-t-il eu sodomie? L'oncle se satisfaisait-il de pratiques onanistes? Ce qu'on sait, c'est que l'élève n'était pas toujours commode, se montrait rétif, insolent, lyrique et incertain. Cependant, ils s'affichaient ensemble et leur relation, entretenue par une correspondance (où Gide faisait voisiner les conseils scolaires, les recommandations morales et les déclarations enflammées), devait traverser les années, passer de l'amour passion à l'amitié jamais démentie, Marc Allégret n'ayant pas cessé de rendre hommage à son «*très cher oncle André*» tandis que son caractère et ses talents s'affinèrent qu'il s'affranchit de la tutelle de son mentor pour devenir un cinéaste important.

De ce fait, les relations d'André Gide et de sa femme prirent tout à coup un tour tragique. Bien qu'il ait soigneusement caché toute une partie de sa vie à Madeleine, elle apprit la vérité. Le 18 juin 1918, il partit pour l'Angleterre avec Marc Allégret. Il y écrivit :

“La symphonie pastorale”
(1919)

Roman de 150 pages

Dans les sévères montagnes de la Suisse, une jeune fille aveugle recouvre la vue grâce aux soins d'un pasteur protestant qui ne se rend pas compte que la véritable raison de l'intérêt qu'il lui portait est qu'il est amoureux d'elle, calquant sa conduite sur les préceptes évangéliques, mais, aveugle à sa manière, en les interprétant comme une invitation à la liberté d'aimer. Alors que les neiges fondent, il se réveille d'un long sommeil hypocrite après avoir provoqué le suicide de la jeune fille et la ruine de son propre foyer.

Commentaire

Le roman fut comme une voie moyenne entre l'aspiration hédoniste et l'éducation puritaine. La recherche d'une inaccessible lucidité a pour contrepartie la cécité de Gertrude. Dans ce drame moral et conjugal, le classicisme de l'expression sert la ferveur sincère du ton. Le titre joue sur l'équivoque entre l'état de pasteur et le décor montagnard.

Gide, intellectuel à la fois sage et d'avant-garde, après la guerre, encouragea les dadaïstes et les surréalistes.

Il voulut un enfant, non pour l'aimer, mais pour l'étudier. Ne pouvant, de son propre aveu, s'accoupler avec une femme, il eut alors l'idée de jeter Marc Allégret dans les bras d'Élisabeth Van Rysselberghe, la fille de « *la petite dame* ». Les jouvenceaux s'appliquèrent de leur mieux, pour faire plaisir à l'oncle André, mais cela ne donna rien. Du coup, un soir de 1922, l'homosexuel prit son courage à deux mains et réussit à engendrer une fille, Catherine, qui naquit le 18 avril 1923, étant tout de même déclarée « de père inconnu » car Madeleine devait tout ignorer de cette enfant née hors mariage et même hors de toute convention sociale. « *La petite dame* » rapporta la curiosité amusée de Gide, quand il vit pour la première fois cette fille à l'éducation de laquelle il voulut veiller de très près : « Tout ce qui se passe autour de l'enfant l'intéresse : il assiste au bain, à la pesée, à l'embaillotement ; il fait des remarques sur ses vêtements, essaye de petites expériences, agite une bougie devant ses yeux pour voir si elle peut la suivre. Il croit déjà remarquer qu'elle est capable d'une certaine fixité d'attention, ce qui le ravit et à quoi il attache une grande importance. ». Elle relata le quotidien et les activités communes, restituant avec simplicité l'univers enchanté de l'enfance.

Ce qui est plaisant, dans ce vaudeville digne de Bernstein ou de Feydeau, c'est la bonne humeur qui y régnait. On s'accouplait, on s'échangeait, on allait d'un lit à l'autre, sans en faire un drame. Cette microcivilisation privilégiait d'abord la liberté et le bonheur des individus. Et l'esprit n'y perdait rien car, entre deux émois, on se passionnait surtout pour la poésie de Browning, la métrique grecque, la morale de Dostoïevski, le clair-obscur chez Rembrandt ou l'usage de la pédale dans les partitions de Chopin. Des anecdotes drolatiques peuvent être pêchées au hasard de correspondances tumultueuses car ces anticonformistes s'envoyèrent, pendant un demi-siècle, plusieurs lettres par jour.

En 1923, il passa les premiers jours d'août à Vizzavona, en Corse. Dans son « *Journal* », il s'enthousiasma : « *Admirable Monte d'Oro ; une des plus belles cimes que j'ai vues* », avant de préciser : « *Je me suis baigné à deux reprises dans des vasques profondes en suivant le lit du torrent. Ah ! que je me sentais moins jeune à vingt ans !* »

Il publia une traduction du « *Mariage du ciel et de l'enfer* » de William Blake à laquelle servit d'annonce quelques courts fragments d'une étude sur William Blake, qu'avait composée Julien Green qui avait pris alors le pseudonyme de David Irland.

«*Si le grain ne meurt*»

(1924)

Autobiographie

Gide raconte sans fard ses vingt-six premières années, de sa naissance à ses fiançailles. Il décrit l'atmosphère familiale et insiste particulièrement sur les contrastes nés des origines de son père et de sa mère. Alors que les Rondeaux étaient des industriels normands installés à Rouen, catholiques assez jansénistes, les Gide descendaient d'une vieille famille huguenote d'Uzès, étaient des gens intelligents, froids, pieux et convenables qui cultivaient les vertus familiales, dont les idées demeuraient figées et étroites, chez qui la tradition bourgeoise française était renforcée par la réserve genevoise et l'hypocrisie britannique. Les longs séjours que l'enfant, puis l'adolescent faisait dans ces deux villes et dans les campagnes avoisinantes, les visages des grands-parents et des innombrables oncles, tantes et cousins sont évoqués dans la mesure même où ils exercèrent sur lui une double influence, et où ils firent s'élever en lui des contradictions que seule pouvait réduire une activité d'ordre artistique. Ce furent ensuite les études, fort irrégulières, dans différentes pensions et collèges, l'amour pour la campagne, le goût de la botanique et de l'entomologie, étrangement violent chez un enfant que l'on considérerait comme attardé ; la passion pour la musique et la littérature. Moralement, il fut d'abord dominé entièrement par ses sentiments religieux, strictement liés à un amour tenace et profond pour sa cousine, Emmanuèle. À l'âge de dix ans, il était encore « *incurieux des oeuvres de la*

chair», mais il tomba «*amoureux, oui, positivement amoureux d'un garçonnet un peu plus âgé que lui*». Puis il eut une «*liaison passionnée où ne se glissait de sensualité pas la moindre*», souffrant d'une «*inhabilité foncière à mêler l'esprit et les sens [...] une des répugnances cardinales de sa vie*». Il cultivait «*une sorte de réprobation pour ce qu'il entrevoyait de la débauche, contre quoi son instinct secrètement s'insurgeait*». «*Malgré mes explorations à travers les appartements des cocottes, j'étais demeuré, à quinze ans, incroyablement ignorant des alentours de la débauche*». «*Mon éducation puritaine encourageait à l'excès une retenue naturelle où je ne voyais point malice. Mon incuriosité à l'égard de l'autre sexe était totale ; tout le mystère féminin, si j'eusse pu le découvrir d'un geste, ce geste je ne l'eusse point fait*». Cette éducation «*avait fait un monstre des revendications de la chair*» et «*je retombais dans le vice de ma première enfance*». Il rappelle des souvenirs littéraires : Heredia, Mallarmé, Henri de Régnier, Ferdinand Hérold, Bernard Lazare, Francis Viélé-Griffin ; son appartenance au mouvement symboliste ; son amitié pour Pierre Louÿs dont le faux paganisme pourtant lui répugnait.

Dans la seconde partie du livre, il s'engage dans l'élucidation de ses problèmes sexuels, question particulièrement grave et complexe pour un tempérament comme le sien, impressionnable et hypersensible, empêtré dans les interdits d'une éducation puritaine. Mais il jette le masque avec une audace provocante qui traduit aussi son obsession de la sincérité. Pendant des années d'angoisse et de contention, il fut partagé entre l'amour pur pour sa cousine et la perspective d'une union avec elle, et des amitiés masculines de plus en plus sensuelles. D'où une crise qui s'accompagna naturellement d'inquiétudes religieuses. Cependant, avec son ami, Paul Laurens, il partit en Afrique du Nord où, devant la beauté des jeunes garçons, il décida d'échapper aux contraintes, de laisser cours aux instincts, de s'abandonner avec intrépidité à toutes les sollicitations de sa chair, devant reconnaître qu'il lui fallait ou renoncer au plein développement de sa personnalité ou devenir homosexuel. C'est à Biskra qu'il eut enfin la révélation du plaisir avec le jeune Mériem et quand, plus tard, «*une plantureuse Suisseuse [...] s'écroula dans ses bras*», il en fut «*écoeuré*». Il retourna seul en Algérie, y rencontra Oscar Wilde qui y était en compagnie de Lord Alfred Douglas et, entraînés par leur audace, trouva «*sa normale*», ayant avec «*le petit Mohammed*» «*cinq fois atteint la volupté*». Et «*il ne me suffisait pas de m'émanciper de la règle ; je prétendais légitimer mon délire, donner raison à ma folie*». Après la mort de sa mère, il fut «*étourdi par sa liberté*» et, pourtant, dissociant l'amour et le plaisir, il se raccrocha à «*l'amour pour sa cousine*», le livre s'achevant sur l'annonce de leurs fiançailles.

Commentaire

Faisant, par le titre, allusion à la parole de Jésus : «*Si le grain de blé tombé en terre ne meurt pas, il reste seul. Mais s'il meurt, il donne beaucoup de fruits*», Gide a voulu, ou en tout cas tenté, de montrer qu'il lui a fallu mourir au monde contraignant de son enfance pour se révéler l'écrivain qu'il était devenu. Il a gardé sans cesse à l'esprit, comme démarche, la totale sincérité, aussi bien à son endroit qu'à celui de son entourage, ouvrant pratiquement une nouvelle voie dans la littérature autobiographique, même si Rousseau le premier fit réellement preuve de candeur en la matière, même si ce ne fut que de manière restreinte. Il n'a pas voulu laisser prise à quelque sentiment de honte. Sa sincérité envers lui-même s'exerça avant tout sur sa vie sexuelle, d'où des réminiscences et des descriptions d'une impudeur désespérée et d'une délicatesse pathétique. S'il a pu être si libre, si ouvert et honnête, c'est qu'il avait pris une distance de trente ans, que cet enfant et ce jeune homme qui avaient pourtant été lui-même lui paraissaient désormais des étrangers, et que presque tous les protagonistes qu'il évoquait étaient morts (sauf son épouse : est-ce la raison pour laquelle il l'appelle Emmanuèle alors que son nom était Madeleine Rondeaux?). D'autre part, les obstacles en la matière avaient été grandement levés grâce aux recherches et aux théories de Freud. Gide montra bien la profonde et durable influence qu'eut sur lui Wilde, qu'il a personnifié à plusieurs reprises à travers la figure mythique de son Ménalque. Il poussa jusqu'à leurs extrêmes limites le tact et la délicatesse de la langue, l'art classique du non-dit et l'art d'offrir de manière oblique une idée ou une image qui serait autrement offensante. La pureté de la manière, remplaçant la pureté de la vie, confère au récit un style et un attrait mêlé de respectabilité bourgeoise et d'élégance toute française. Plutôt que le pittoresque, c'est la correction et l'élégance qui sont recherchées

et qui l'emportent admirablement. Le style est minutieux et attentif, prompt à verser dans la poésie, et capable de mener analyses et discussions avec une limpidité et une pureté de lignes vraiment classiques. *“Si le grain ne meurt”* compte parmi les chefs-d'oeuvre des autobiographies. Mais Gide a beaucoup hésité avant de publier ce livre qui fut rédigé par fragments, achevé en 1919, tout d'abord diffusé en éditions hors commerce à tirage limité, en 1920-1921 (première et seconde parties), imprimé depuis plus de deux ans avant qu'à son retour du Congo, il prenne la décision de faire face au scandale que devait susciter sa publication intégrale en 1924. C'est, cependant, avec le *“Journal”*, qu'il s'est montré le plus vrai.

En 1924, Gide réédita *“Corydon”* en le signant cette fois de son nom. Cela provoqua un scandale : l'oeuvre fut jugée démoniaque et tenue pour responsable de la dégradation des mœurs.

“Les faux-monnayeurs” (1925)

Roman de 490 pages

Au début du siècle, à Paris, les adolescents Bernard et Olivier, en révolte contre leur milieu familial bourgeois, sont attirés par Édouard, l'oncle d'Olivier, écrivain *«qui se poursuit lui-même sans cesse à travers tous, à travers tout»*, qui se propose d'écrire un roman qui portera ce titre allégorique et moral : *“Les faux-monnayeurs”*, et qui tient le journal de cette élaboration. Or, s'il y a de jeunes lycéens qui participent à un trafic de fausse monnaie, les faux-monnayeurs sont, en fait, les adultes, les parents, les bourgeois conformistes. Quant aux deux amis, Olivier Molinier illustre une morale de l'instant et représente un séduisant ensemble de virtualités (il est, pour un temps, lié par une passion homosexuelle à son oncle), et Bernard Profitendieu se pense en fonction de l'avenir : en révolte contre son milieu familial, il connaît une riche et contradictoire morale de rupture et de dénuement.

Commentaire

C'est un roman complexe à la fois lyrique et critique, où se mêlent faits divers, enseignement moral, pratique du journal intime et thème du livre à écrire, Gide y reprenant le problème de la création littéraire. Il bouleversa toute une esthétique en faisant le roman d'un roman en train de s'écrire. Ceci supposait une double innovation : *« J'invente un personnage de romancier, que je pose en figure centrale ; et le sujet du livre, si vous voulez, c'est précisément la lutte entre ce que lui offre la réalité et ce que, lui, prétend en faire. [...] C'est-à-dire qu'au lieu de me contenter de résoudre, à mesure qu'elle se propose, chaque difficulté [...], chacune de ces difficultés, je l'expose, je l'étudie. Si vous voulez, ce carnet contient la critique continue de mon roman ; ou mieux, du roman en général [...], l'histoire de l'oeuvre, de sa gestation. »* C'est le fameux procédé de la mise en abyme, jeu de miroirs déroutant, par lequel l'auteur affirma sa supériorité et sa transcendance. S'y ajoutent les intrusions d'auteur qui critiquent le comportement de Bernard. L'esthétique n'était plus, dans cette perspective, un luxe mais un enjeu capital, car de la perfection de l'oeuvre dépendait son efficacité à favoriser la liberté de son auteur. Les surréalistes reprochèrent à celui qui fut baptisé un certain temps *«l'oncle de Dada»* d'avoir trahi Lafcadio en écrivant *“Les faux monnayeurs”*. Mais Gide y dépassait le conflit entre l'aspiration hédoniste et l'éducation puritaine qui conduisait auparavant à l'échec : pour la première fois l'affirmation d'indépendance d'un héros n'entraînait pas sa déroute. À cette époque, il avait acquis une confiance qui lui avait permis à la fois de revendiquer au grand jour son homosexualité et de connaître l'expérience de la paternité.

Dédié à *«ceux que les questions de métier intéressent»*, le *“Journal des Faux-Monnayeurs”* (1926), qui fit suite au roman, est une réflexion critique du romancier sur sa propre création.

Certains de ses amis étant alors pris d'une véritable crise religieuse, Francis Jammes, Jacques Rivière et Henri Ghéon se convertissant, Claudel ne cessant de l'adjurer de venir au catholicisme (il lui assénait : « *La foi tout court ne dispense pas de la bonne* »), Gide fut repris de ferveur mystique, fut, de son aveu même, tenté de suivre ses amis dans leur foi nouvelle, et publia une partie de son "*Journal*" connue aussi sous le nom de "*Cahier vert*", écrite en 1916-1917, mais qui, lorsqu'elle fut imprimée en 1926 par Du Bos, prit le titre définitif de :

"Numquid et tu"
(1926)

Essai

« *Numquid et tu?* » signifie : « Est-ce que toi aussi? », ces mots étant au début du verset de l'Évangile selon saint Jean, VII, 52 : « Est-ce que toi aussi tu es Galiléen? »

Gide, réfléchissant sur le sens et la portée des Évangiles, commence par déclarer que la science, l'exégèse, la philologie lui importent peu. Contrairement à Pascal, sa foi ne dépend ni des prophéties, ni des miracles. Pour lui, il ne s'agit pas de croire aux paroles du Christ parce que le Christ est Fils de Dieu, mais de comprendre qu'il est Fils de Dieu parce que sa parole est belle au-dessus de toute parole humaine, par conséquent divine : « *La sainteté des Évangiles parle à mon cœur [...] Si la vie et la mort de Socrate sont d'un homme, celles de Jésus sont d'un Dieu.* » Il témoigne d'une crise spirituelle qui le conduisit au bord du catholicisme. Il exprime des paroles d'amour, des mots d'angoisse, des élans mystiques vers le Christ, des adhésions impétueuses venues du fond de son esprit, preuves d'une totale humilité.

Commentaire

On peut remarquer que la mentalité du protestant ne disparaît jamais, qu'on la retrouve toujours dans cette application instinctive qu'il met à distinguer l'enseignement de l'Évangile de la doctrine de l'Église, distinction dont les éléments peuvent être recueillis, naturellement, dans les textes de saint Paul. En dépit de sa sincérité, cette expérience de Gide, l'un des événements les plus importants peut-être de l'histoire de son âme inquiète et aventureuse, ne représenta qu'un épisode de sa vie intime.

Mais cette flambée religieuse dura peu.

Animé d'une frénésie du voyage, Gide fit, avec Marc Allégret, un voyage au Congo où ils passèrent un an. À son retour, il publia :

"Voyage au Congo"
(1927)

Récit de voyage

Gide dénonça les abus du colonialisme, le comportement des grandes compagnies forestières, l'exploitation des travailleurs africains par les riches planteurs et les manières impériales de l'administration coloniale.

Commentaire

Ce voyage fut le point culminant de la relation entre Gide et Marc Allégret qui y découvrit sa véritable vocation, le cinéma, en réalisant un film, intitulé lui aussi "*Voyage au Congo*".

“Retour du Tchad”
(1928)

Récit de voyage

Gide dénonça encore les abus du colonialisme.

En 1928, Gide quitta la Villa Montmorency et élit domicile au sixième étage du 1 bis rue Vaneau, dans le Ve arrondissement. Dans l'appartement où la bibliothèque occupait une grande place, il réserva une chambre à sa femme, Madeleine, qui y vint peu, vivant surtout dans le château de Cuverville en Normandie où Gide continua à aller ; il destina une pièce et un atelier à son ami, Marc Allégret. Sur le même palier, Maria Van Rysselberghe, « *la petite dame* » avait, elle aussi, son appartement, et la confidente et biographe fut toujours prête à « écouter une petite lecture », une lettre, un article, une ébauche, le dernier état d'un texte. Le maître des lieux vivait sans autres contraintes que celles qu'il se donnait, en toute amitié, en toute complicité. Piano, écriture au bureau ou sur un coin de table, repas en commun, crapette, réceptions, discussions. Dans la foule interlope qui se mêlait à la tribu de Gide se trouva une certaine France Gourdjji, dite « Bouchon », très amoureuse de Marc, et qui allait devenir journaliste sous le nom de Françoise Giroud.

‘La séquestrée de Poitiers’
(1930)

Essai

À la fin du XIXe siècle, à Poitiers, une mère de famille bourgeoise, avec la complicité de son fils, avait tenu, pendant vingt-cinq ans, sa fille, qui était atteinte de divers phénomènes de folie mystique, enfermée dans une chambre noire, hermétiquement close, d'une saleté repoussante. Cette extraordinaire affaire judiciaire provoqua une vive émotion. Le procès eut lieu en 1901, mais la mère mourut avant la fin, et le frère, ancien sous-préfet, dont la complicité était mal établie, fut acquitté.

Commentaire

L'ouvrage se rattachait aux *“Souvenirs de la cour d'assises”*. Gide prétendit s'être contenté de réunir des documents. Mais il l'a fait avec un art très habile à faire ressortir les détails les plus sordides, et ce court ouvrage prit ainsi la valeur d'une critique sociale.

“Œdipe”
(1930)

Drame en trois actes

Bien que la source en soit Sophocle, cet ouvrage n'en est pas moins original, pour la raison qu'il renouvelle la matière de fond en comble. Si Gide considère, en effet, la figure d'Œdipe, c'est pour la débarrasser de la patine du temps, lui prêter sa plus intime inquiétude et l'enrichir d'expressions inédites. Ce faisant, il interprète moins le texte de Sophocle que ses propres songes. Sur ce texte-là, il compose des variations. Ayant pris soin de réduire en drame la tragédie en question, il se permet certaines licences : dans le tragique, il incorpore le familier, le trivial et le burlesque. Un tel mélange, chez Gide, ne laisse pas d'étonner. Gide, étant de soi un esprit de vocation classique, répugne d'ordinaire à la confusion

des genres. Il n'empêche que, tel quel, son Œdipe fait merveille dans le plan de la composition. Venons-en au nœud de l'affaire: abordant le problème de la liberté humaine, Gide demeure jusqu'au bout dans la négative absolue. Du fait de la prédestination, l'homme est hors d'état d'agir librement. Dès lors, comment serait-il responsable de ses actions? Œdipe s'écrie: « Ce que j'ai fait, je ne pouvais pas ne pas le faire ... » Aussi s'insurge-t-il contre le prêtre Tirésias qui l'invite à se repentir. Amassant contre Dieu un trésor de colère, il ose l'accuser d'imposture : « Très lâche trahison de Dieu, tu ne me parais pas tolérable ... » En conséquence, il aspire à se libérer de la tyrannie de ce Dieu, que tout nous montre trop enclin à pousser l'espèce humaine dans la voie du mal. En somme, le drame se ramène à un vaste débat moral. S'il est farci d'anachronismes, cultive l'humour et côtoie la parodie, il n'en foisonne pas moins en traits des plus profonds.

Commentaire

Le drame montrait où conduit l'excès de suffisance : Œdipe, qui s'était cru fort, est pris au piège de l'enquête qu'il a lui-même ordonnée.
Il fut représenté en 1932.

En 1930, André Gide salua en Giono «*le Virgile en prose de la Haute-Provence*» et fit paraître son premier roman, «*Colline*», dans la revue «*Commerce*».

"Perséphone" (1934)

Mélodrame en trois tableaux et en vers

Enlevée par Hadès, elle est devenue la reine des Enfers. Mais, selon le compromis imposé par Zeus, incarnant le grain de blé, elle monte sur la terre à l'époque des premières poussées printanières et, à l'époque des semences, retourne au monde souterrain du Tartare.

Commentaire

Gide s'inspira du mythe fameux raconté par Homère. Mais l'enlèvement de la fille de Déméter par Hadès, dieu des enfers, lui offrit des motifs pleins d'affinité avec lui-même : motif du narcisse, symbole de l'individualisme qui attire Perséphone au lieu où Hadès pourra la ravir. Le symbole du grain de blé que Perséphone incarne ne le laissait pas, non plus, insensible. Elle était enfin, à ses yeux, la noble tentation de descendre au Tartare, c'est-à-dire « *jusqu'au rond de la détresse humaine* ». La musique était d'Igor Stravinsky.

Devant la montée du péril nazi, Gide délaissa l'écriture pour s'investir dans l'action politique, s'engager publiquement dans la lutte antifasciste aux côtés de Malraux et d'Aragon, se rapprocher du parti communiste, ce qui menaça quelque peu l'équilibre de «*La nouvelle revue française*». Mais il avoua dans son «*Journal*», au début des années trente : « *Je n'entends rien à la politique. Si elle m'intéresse, c'est à la manière d'un roman de Balzac.* » Il se promenait avec «*Le capital*» dans sa poche, mais abordait la discipline en esthète et en moraliste.

Son appartement connut alors nombre de réunions, de travaux de secrétariat (jusqu'à quatre secrétaires en 1935 !), de rendez-vous. Comme nombre d'intellectuels de son époque, il pensait que l'Union Soviétique était le rempart contre le nazisme dont avaient besoin les faibles démocraties, et qu'elle était de toute façon le pays de l'avant-garde et de la culture populaire. Auteur proluxe, lu et traduit, bourgeois et homosexuel (qu'on accusait de pervertir la jeunesse avec ses oeuvres), ouvert

sur le monde, dénonciateur du système colonial, qui connaissait une renommée que l'on imagine mal aujourd'hui, il décida de la mettre au service de son option politique.

En 1932, il rendit publics dans la "Nouvelle Revue Française" des extraits de son "*Journal*" où il louait l'U.R.S.S.. Puis ils furent publiés en volume sous le titre :

'Pages de journal'

(1934)

Gide proclamait, avec un ton de sincérité dont il était impossible de douter, son adhésion à la doctrine communiste et à son application en U.R.S.S. Dans ses déclarations il y avait une part absolument personnelle, un désir de complet renoncement à l'égoïsme, et un souffle d'émotion sincère en face des misères de ce monde.

Commentaire

Cet ouvrage eut un succès presque de scandale. Malgré cette confiance inconditionnée que Gide accordait à un système politique et à un ordre bien établi, il fut facile, pour beaucoup de lecteurs, de voir que cette « conversion » ne devait point durer et que son enthousiasme alors débordant n'était qu'un des nombreux épisodes d'un esprit inquiet, trop avide de réalité et de bonheur pour se résigner à placer son idéal en dehors de l'immédiat, mais aussi trop enclin à la critique pour accepter un ordre quelconque.

Gide participa à des rencontres antifascistes diverses et variées. Il soutint le congrès contre la guerre d'Amsterdam en 1932, sans toutefois faire le déplacement. La même année, il patronna l'Association des Écrivains et Artistes Révolutionnaires (A.E.A.R.) et sa revue "Commune".

Le 4 janvier 1934, il était à Berlin avec Malraux pour tenter d'obtenir de Goebbels la libération du communiste Dimitrov, accusé d'avoir incendié le Reichstag puis innocenté.

Entre autres meetings politico-littéraires, il participa le 23 janvier 1935 à une rencontre de "L'union pour la vérité", sur le thème "André Gide et son temps".

Les premiers mois de l'année 1935 furent bien occupés par la préparation du premier Congrès international des écrivains pour la défense de la culture, qui se déroula au Palais de la Mutualité du 21 au 25 juin et que présidaient Malraux et Gide.

La même année, Pierre Herbart, l'ami de Gide (qui lui avait fait épouser la docile Élisabeth), passa huit mois à Moscou, en pleine terreur stalinienne (surtout depuis la mort de Kirov en 1934).

Gide se rallia à une vision idéalisée du communisme dans :

'Les nouvelles nourritures'

(1935)

Essai

Au cours d'une discussion avec Ilya Ehrenbourg en août 1935 chez son ami Louis Guilloux à Saint-Brieuc, germa l'idée d'un voyage en U.R.S.S.. Gide partit pour la patrie des prolétaires de tous les pays le 17 juin 1936, au début du Front populaire, avec Pierre Herbart, Louis Guilloux, Jacques Schiffrin et Eugène Dabit. La mort de celui-ci provoqua le retour de Gide le 23 août, au moment où se déroulait le premier des "procès de Moscou", celui de Kamenev.

En novembre, à partir des "*Carnets d'U.R.S.S.*", qu'il avait tenus lors de son voyage, il publia :

“Retour de l’U.R.S.S.”
(1936)

Récit de voyage

Gide fait le récit de son voyage et nous livre les réflexions que lui a inspirées cette expérience directe. Sa liberté d'esprit reparait aussitôt. Malgré sa sympathie pour l'U.R.S.S., déçu dans son attente quelque peu utopique d'un monde idéal, il exprime des réserves sur ce qu'il avait vu du régime communiste, avoue son scepticisme, voire son découragement, reconnaît ses erreurs passées : « *En U.R.S.S., il est admis d'avance et une fois pour toutes que, sur tout et n'importe quoi, il ne saurait y avoir plus d'une opinion. [...] Et rien, plus que cet état d'esprit, ne met plus en péril la culture.* »

Commentaire

Gide se rétracta avec une ferme précision, et avec cette parfaite désinvolture de l'homme qui s'est toujours reconnu le droit de se contredire. Aussi ‘*Retour de l’U.R.S.S.*’, bien qu'il ne fasse point partie du ‘*Journal*’, doit être rattaché aux œuvres les plus strictement autobiographiques dont la fin dernière est la confession.

Le livre, publié contre l'avis de Malraux et d'autres amis, explosa comme une bombe en pleine guerre d'Espagne, fut son succès le plus important. En 1937, il fut traduit en quatorze langues.

Gide, de "compagnon de route", devint la bête noire des communistes.

Dans "Europe", un débat important suivit son revirement. Georges Friedmann écrivit un article, "André Gide et l'U.R.S.S." où il opposait sa connaissance approfondie de l'U.R.S.S. à celle de Gide qu'il jugeait « partielle » ; il contestait la valeur d'exemple des témoignages cités par Gide, ses chiffres, mais reconnaissait : « Je n'approuve pas tout ce que j'ai vu en Union soviétique. » ; il concluait en s'adressant à Gide : « Nous sommes quelques-uns à penser que votre petit livre n'a fait que blesser, sans être capable de guérir. » Dans le numéro du 15 mars 1937, on ne revint sur le livre de Gide qu'à l'occasion d'un échange de lettres entre Friedmann et un des membres du groupe qui accompagnait Gide en U.R.S.S., le romancier et militant communiste néerlandais Jef Last, Friedmann reprochant la dédicace de ‘*Retour de l’U.R.S.S.*’ à Eugène Dabit, la jugeant abusive, tandis que Jef Last invoquait la déception de Dabit devant la réalité soviétique et concluait ainsi sa lettre : « J'ose dire que le livre qu'a écrit Gide était bien celui que Dabit attendait et exigeait de lui. »

“La nouvelle revue française” n’attaqua pas Gide sur son communisme. Dans le numéro du 1er avril 1934, Ramon Fernandez avait publié une “*Lettre ouverte à André Gide*” où il lui disait : « Mon cher ami, vous êtes communiste et je ne le suis pas encore ; et je persiste à croire que mieux vaut ne l'être pas encore quand on veut servir, de la place où je suis, les intérêts essentiels du prolétariat. » et où il lui reprochait son incompetence politique et idéologique. Dans le numéro du 1er décembre 1936, le compte rendu de ‘*Retour d’U.R.S.S.*’ fait par Benjamin Crémieux fut nuancé.

“Retouches à mon “Retour de l’U.R.S.S.””
(1937)

Essai

Commentaire

Le 1er août 1937, dans “La nouvelle revue française”, Benjamin Crémieux écrit : « Ces “*Retouches*” se présentent non comme une atténuation, mais comme une confirmation et une aggravation des réserves formulées par André Gide dans “*Retour de l’U.R.S.S.*” à l’adresse du régime stalinien. » Il ajouta que le redoublement de la dictature stalinienne donne « à réfléchir à bon nombre de communistes et à tous les sympathisants d’Occident. »

Jean Guéhenno écrivit à la date du 16 août 1937 dans son *“Journal d'une révolution”* : « Il n'était pas besoin d'être grand prophète pour être sûr, dès il y a trois ans, que le voyage d'André Gide en U.R.S.S. le décevrait. » Les raisons? Ses origines bourgeoises, son inexpérience politique, voire sa naïveté... Un échange public de lettres acides dans *“Vendredi”*, en novembre et décembre 1937, compléta ces propos alors privés. Guéhenno les republia en appendice de son volume de 1939. Elles avaient trait à la guerre d'Espagne mais elles étaient pour lui l'occasion de réitérer les réserves qu'il avait déjà formulées quatre ans plus tôt, dans un article d'*“Europe”* du 15 février 1933, sur la sincérité de l'engagement de Gide qui, exaspéré, lui répondit par une formule qui a fait mouche : « *Guéhenno parle du cœur comme d'autres parlent du nez.* »

En septembre 1939, André Gide nota dans son *“Journal”* : «*La guerre est là. Pour échapper à son obsession, je repasse et apprends de longs passages de “Phèdre” et d’“Athalie”.*»

Dans des feuillets écrits lors de la parution de *“Bagatelles pour un massacre”* de Céline, Gide rappela ses lectures de *“Voyage au bout de la nuit”* et de *“Mort à crédit”*. Il approuva *“Bagatelles pour un massacre”*, ouvrage que la critique n'avait, selon lui, pas compris.

En 1938, Madeleine, qui vivait, dévote et tristounette, retirée dans leur propriété de Cuverville, mourut seule et vierge. Gide était absent, le fossé n'ayant cessé de se creuser entre eux. Il tenta de s'expliquer de son amour pour elle et du drame de leur vie dans des pages extraites de son *“Journal”* et qui reçurent le titre de :

“Et nunc manet in te”
(1947)

Autobiographie

Pour Gide, son mariage fut « *cette partie suprême de sa vie* ». Mais ce fut un mariage blanc. Montrant une sorte de pudeur exceptionnelle, il n'entoura sa femme que d'un amour platonique, qu'il jugeait le plus digne d'elle : « *Je m'étonne aujourd'hui de cette aberration qui m'amenait à croire que plus mon amour était éthéré et plus il était digne d'elle, gardant cette naïveté de ne me demander jamais si la contenterait un amour tout désincarné ...* » Il lui témoigna toutes les délicatesses, voyageant avec elle, allant régulièrement avec elle aux théâtres, dans les musées, conservant de son enfance l'habitude de lui faire la lecture. Mais il voulut pour elle le bonheur qu'il avait fixé et il y avait toujours, chez lui, une lutte entre la liberté individuelle et le devoir conjugal. Tant qu'elle fut vivante, il l'a protégée, l'évoquant en la cachant derrière les noms fictifs, en supprimant tous les passages relatifs à elle de son journal après qu'elle les avait lus. Mais, après sa mort, il sembla avoir cédé à un besoin de confession, au désir de donner à sa vie conjugale une image aussi sincère que possible, bref de plaider sa cause.

Commentaire

« Et nunc manet in te » est du latin, qui veut dire : « Et maintenant elle survit en toi ». Ces mots sont tirés d'un poème de Virgile, le *“Culex”*. Par ce choix, Gide voulait peut être nous faire part de ses angoisses personnelles et nous faire comprendre que, bien que décédée, Madeline vivait toujours dans ses souvenirs. Cependant, il n'a pas pu se retenir de voir les choses de son point de vue, un point de vue qu'on pourrait qualifier d'égoцентриque. Il paraît bien incapable de quelque chose, c'est essentiellement de tout amour. Il ne sait point se rapprocher d'un être, l'aimer pour ce qu'il est. Jean Schlumberger qui avait connu Gide ainsi que Madeleine révéla : « Aux images successives d'Emmanuèle tracées avec art et tendresse tout au long de son oeuvre, Gide avait pesamment surimprimé les traits d'une triste victime, amoindrie par l'habitude de l'acceptation vouée à une humilité ou nulle vertu patricienne de l'intelligence et du caractère n'est plus discernable. » Et plus loin, « Pas un mot ou un geste de la disparue si ce n'est en fonction de lui-même. » Si ses fidèles ont

accepté même ses aspects les moins sympathiques, bien des pages du dernier "*Journal*", importantes pour la connaissance de Gide intime, ont contribué à raffermir l'hostilité de beaucoup. En 1947, il publia ce texte à treize exemplaires qu'il distribua à ses amis et il voulut qu'une édition destinée au grand public ne le soit qu'après sa mort : elle eut lieu en 1951.

En 1939, André Gide se joignit aux protestations du milieu littéraire contre l'incarcération de Giono, et obtint sa libération.

Pendant la Seconde Guerre mondiale, il eut, dans son "*Journal*", le souci de montrer sa sérénité en face des événements, affectant de s'en préoccuper beaucoup moins que de Racine et de La Fontaine. Il voulut sauvegarder sa liberté de jugement, ne point céder aux propagandes. Il exprima quelques notes d'angoisse, pendant la « drôle de guerre » et la débâcle, surtout pour Cuverville. L'invasion allemande de 1940 et l'armistice ne le troublèrent guère plus : il perfectionna son allemand et relut Goethe. Quoiqu'il fût depuis des années indifférent à la politique, il approuva le premier discours de Pétain. En ces années difficiles, il balança entre les options politiques, louant tantôt le maréchal Pétain, tantôt Winston Churchill, tantôt le général de Gaulle. En face des Allemands, il ne put se départir de son habitude de « *reconnaître les qualités et vertus de l'ennemi* ». La force allemande ne laissa pas de l'émouvoir. Mais il alla plus loin : dans l'aventure prométhéenne du nazisme et du communisme, il crut voir la libération définitive de l'« *ère mythologique* », l'annonce que l'être humain allait enfin se suffire à lui-même. Ses admirateurs trouvèrent à ces attitudes beaucoup de grandeur, mais de nombreux lecteurs furent scandalisés.

Il n'en fut pas moins mis à l'index par le régime de Vichy comme maître à penser de l'entre-deux-guerres.

En 1942, après avoir refusé de s'occuper de la N.R.F., il partit pour Tunis où le surprit l'occupation allemande. Rebelle à l'esprit de propagande, il tint aussi, dans son "*Journal*", à se montrer jusqu'au bout fidèle à son non-conformisme moral ; ainsi écrivit-il qu'il considérait "*Corydon*" comme celui de ses livres qui est « *de plus grand service pour le progrès de l'humanité* » ; ainsi effleura-t-il un certain exhibitionnisme lorsqu'il évoqua complaisamment « *deux nuits de plaisir* » passées avec un jeune Tunisien et couvrit d'injures le fils de ses hôtes qui s'était montré rétif à ses avances ; ainsi jouant à l'homme de la rue, il nota, par exemple, avec la précision d'une cuisinière, le prix de la douzaine d'œufs à Tunis en 1943.

À la libération de la ville, il se rendit en Algérie, puis au Maroc.

De retour à Paris en 1946, il s'opposa, notamment, à l'épuration des intellectuels.

Se sentant vieillir, il lisait, écrivait, jouait du piano, considérait sa vie et se jugeait dans son "*Journal*". L'approche de la mort ne l'assagissant point, ne lui inspirant pas une sérénité goethéenne, il trouva une certaine satisfaction à y rester l'enfant terrible.

Il donna la conclusion de sa pensée morale dans :

"Thésée"

(1946)

Roman

Thésée est une biographie du héros, écrite par lui-même et d'abord entreprise pour son fils, Hippolyte, puis, après sa mort, continuée avec plus de liberté. La familiarité du ton, la simplicité du récit visent à mettre le lecteur en communication directe avec le héros. Ce n'est donc pas une vie exemplaire qui nous est présentée, mais le simple destin d'un homme qui n'eut d'extraordinaire que les événements auxquels il eut à faire face et la simplicité avec laquelle il sut, tout naturellement, en venir à bout. Après avoir purgé l'Attique de ses monstres, Thésée s'embarque dans l'aventure crétoise. Son faible, son seul faible, ce sont les femmes ; aussi ne résiste-t-il qu'assez mal aux entreprises de la plus que mère Pasiphaé, et à l'ardent amour d'Ariane. Grâce à celle-ci et au sage Dédale, un peu mage, un peu architecte, il parvient facilement auprès du Minotaure, sans céder à la langueur provoquée par

des effluves anesthésiants auxquels succombent ses compagnons. Mais, au moment d'assaillir le Minotaure endormi, il doit surmonter une épreuve qu'il n'avait pas prévue : le monstre est beau. À sa sortie du labyrinthe, Thésée s'apprête à rembarquer, Ariane entend l'accompagner, mais le héros est déjà las de cette femme qui s'impose à son affection. Son dévolu est tombé sur la jeune Phèdre que, grâce à un subterfuge, il emmène avec lui en Grèce, non sans avoir abandonné sa sœur, Ariane, à Naxos. Thésée, arrivant au large des côtes de son pays, oublie le signal convenu avec son père pour le prévenir de son triomphe, et le vieil Egée, croyant son fils mort, se jette à la mer. Thésée avoue que son oubli ne fut pas aussi involontaire qu'on l'a dit : il se sentait roi, il fallait qu'il règne. Vient ensuite la création d'Athènes, le héros sait fort bien qu'il bâtit la cité de la civilisation, et, malgré ses conseillers, il instaure une manière de démocratie. Commence alors la lamentable affaire de Phèdre, son unique défaite. Rencontrant Œdipe, vagabond divin, Thésée oppose son destin au sien. Œdipe a renoncé au monde pour atteindre au divin ; pour lui, Thésée, seul l'homme compte : « *Si je compare à celui d'Œdipe mon destin, je suis content : je l'ai rempli. Derrière moi, je laisse la cité d'Athènes. Plus encore que ma femme et mon fils, je l'ai chérie. J'ai fait ma ville. Après moi saura l'habiter immortellement ma pensée. C'est consentant que j'approche de la mort solitaire. J'ai goûté des biens de la terre. Il m'est doux de penser qu'après moi, grâce à moi, les hommes se reconnaîtront plus heureux, meilleurs et plus libres. Pour le bien de l'humanité future, j'ai fait mon œuvre. J'ai vécu.* »

Commentaire

On conçoit qu'un pareil testament ne soit pas sans rapport avec celui que pouvait se faire mentalement Gide, au seuil de la mort, en examinant sa carrière. Mais c'est sans doute moins une image de lui qu'une image de l'homme qu'entend nous présenter ici Gide. Ce barbare sensuel et cynique, affrontant les difficultés une à une et sans émoi, cet homme qui agit plus qu'il ne pense, qui s'attaque aux monstres, aux superstitions, qui veut rendre les hommes plus libres surtout vis-à-vis d'eux-mêmes, à qui va toute la sympathie dernière de Gide, c'est un peu lui-même, tel qu'il aurait voulu être : c'est aussi l'homme avec ses faiblesses et ses manques, mais tel qu'il serait souhaitable qu'il fût pour le bien de l'humanité. Dans son œuvre ultime, il prônait un idéal de mesure. L'aspiration individualiste n'était plus battue en brèche par l'exigence religieuse, mais par un engagement réaliste au service de la collectivité.

Le 19 février 1951, âgé de quatre-vingt-un ans, il mourut dans l'appartement de la rue Vaneau, entouré de sa proche famille.

Ce ne fut que sur son lit de mort qu'il apprit l'existence des cahiers de « *la petite dame* ». Hormis certains voyages de part et d'autre, hormis l'exil maghrébin de Gide pendant la Seconde Guerre mondiale, elle le côtoya tous les jours. L'image qu'elle nous donna de lui n'est pas niaise, ce n'est pas non plus le témoignage benêt d'une admiration sans condition : « En amitié, il est capable d'une infinie patience pour préserver la bonne entente qui lui paraît la chose la plus importante, bien plus précieuse que d'avoir raison. » De même nous rapporta-t-elle que, dans les colloques et les rencontres littéraires, il ne faisait pas très bonne figure, étant plus disposé à écouter qu'à prendre la parole. En 1934, il lui confia : « *C'est la première fois que je suis navré en lisant une chose de Valéry. Ah ! chère amie qu'il est malaisé de bien vieillir ; gardons-nous de la grimace qui accuse les rides, mieux vaut encore la gravité.* » A-t-il toujours évité ces grimaces-là ? Rien n'est moins sûr. Il n'empêche qu'il a constamment cherché la vérité, qu'il abandonnait volontiers un point de vue pour se rallier à celui d'un interlocuteur. Optimiste sur le fond en toutes choses, il s'opposait au pessimisme généralisé de son ami, Roger Martin du Gard.

Il fut enterré à Cuverville, près de sa femme.

André Gide fut un grand bourgeois, qui n'eut jamais à travailler pour gagner sa vie quotidienne mais dont les occupations de l'esprit s'accompagnaient d'interrogations humanitaires.

Tendu vers la recherche d'un équilibre entre la sensualité et l'intelligence, l'égoïsme et l'altruisme, il développa son œuvre comme une entreprise d'émancipation personnelle, le témoignage de son

évolution intérieure. Il n'a cessé d'y rejouer le drame de sa vie pour en éroder les contours et le ramener aux dimensions d'une farce.

Que ce soit dans son "*Journal*", ses autobiographies, ses essais ou ses romans, toujours à l'écoute de lui-même, il a tenté de se libérer des peurs et des doutes qui l'assaillaient, fruits d'une implacable éducation bourgeoise, protestante et puritaine contre laquelle il s'est peu à peu révolté, s'attachant, à travers de nombreuses souffrances, à découvrir sa propre vérité, tâche d'autant plus pénible qu'elle devait l'écartier des voies considérées comme normales. Il a maintenu un dialogue rare entre abandon de soi et intégrité personnelle, rigueur morale et libres mœurs.

En matière de morale, ce professeur de ferveur qui, tout en respectant les hiérarchies, aimait bien incendier l'ordre bourgeois, fut un éveilléur de consciences qui ne cessa de cerner ce qui forme, informe et déforme l'être humain. Ayant très tôt mis à profit les ressources corrosives du saugrenu et de l'ironie, il enseigna à se libérer des entraves, à découvrir son moi authentique, à en cultiver les richesses dans un rapport naturel au monde et à la vie. Son oeuvre ne peut apparaître scandaleuse qu'à ceux qui ne veulent pas comprendre la nécessité de l'effort qu'elle implique (« *Il est bon de suivre sa pente pourvu que ce soit en montant* » !). La crise des valeurs, y compris les valeurs esthétiques, dont elle rend compte invite à une prise de responsabilité. Sa ferveur tout comme son classicisme tirent leur force des limites mêmes qu'ils s'imposent.

Explorant à l'aide de ses personnages ses propres virtualités, il créa un univers homogène, régi par des lois générales. Dépassant l'analyse psychologique fondée sur le récit introspectif, il développa un système narratif original, où les mots et les choses semblent détenir le véritable pouvoir, bien plus que les individus. Naturaliste dans l'âme, observateur détaché des êtres humains, il prouva que, malgré leur désir de liberté, ils n'échappent ni à leur milieu, ni à leur nature profonde. Les lois de la psychologie humaine jouent comme une sorte de justice immanente. La recherche d'une inaccessible lucidité a pour contrepartie le thème de la cécité. Quête d'un idéal, ses romans sont moins tournés vers l'analyse des mécanismes psychiques ou l'aspiration religieuse que vers cette coupure initiale qui est celle de la conscience, incapable de s'appréhender totalement, et celle de l'enfance. Cette exploration des limites et des insuffisances de l'être humain a pour contrepois le sentiment de sa propre singularité et la volonté de la cultiver, d'où l'importance de son "*Journal*", tenu dès l'enfance. Cette pratique, assez proche de l'examen de conscience, devint le moyen de maintenir l'unité d'un moi éparpillé, à la façon de Montaigne, au point de composer peu à peu ce que beaucoup considèrent comme son ouvrage le plus important. Il en fit souvent un recueil de maximes et de réflexions morales, son style se dépouillant alors. Tantôt il considérait, avec une clairvoyance méprisante, la vie de tant de gens que leur cécité naturelle prive de toute vision profonde (ayant cette très belle pensée sur ceux qui naissent, vivent et meurent « *par imitation* ») ; tantôt il notait rapidement le caractère de certaines œuvres ou de certains écrivains, avec une fermeté de style qui touche à la perfection. Jusque dans les passages les plus intimes, il conserva toujours cette clairvoyance absolue ; il chercha à établir un bilan complet, à exprimer des jugements qui peuvent se condenser en épigrammes : ce n'est point l'orgueil qui le poussa dans cette voie de la sincérité totale, mais, ainsi qu'il l'a maintes fois répété, sa « *probité d'esprit* ».

Lorsque sa différence s'affirma, en particulier sur le plan sexuel, son oeuvre devint une entreprise de justification, envers sa mère dont il oubliait l'enseignement, envers sa femme dont il trahissait l'amour, envers la société dont il bafouait les valeurs austères, envers lui-même porté à douter en dépit de son audace. Par ce biais, il retrouva les thèmes de son temps (le sort des adolescents, la condition féminine, le pouvoir des maîtres à penser).

Il poursuivit aussi une réflexion critique sur l'écriture, la sienne et celle des autres, sur la création artistique dont, y voyant un instrument de libération, il s'interdisait de la traiter comme un simple miroir du monde réel ; il la chargeait de manifester son originalité certes, mais ne songeait pas à s'y enfermer.

Doté d'une immense culture, ce grand intellectuel, fit connaître de nombreux écrivains français (Giono) et étrangers (Dostoïevski et, plus tard, Simenon ou Henri Michaux), traduisit Conrad, Whitman, Rilke, Tagore, Shakespeare, Kafka, Goethe ou Pouchkine, joua ce rôle de propagateur des lettres qui contribua à faire de lui à partir des années 1920, selon le mot d'André Rouveyre, « le contemporain capital ».

Dans "Ainsi soit-il", Gide a fait le récit de l'une de ses conversations nocturnes avec Proust, où il fut question de son comportement sexuel dans la vie réelle, à la fin de sa vie. Gide eut l'intuition que la puissance de synthèse de l'orgasme, artificieusement sollicitée dans la vie, était, sur le plan symbolique, au cœur du mécanisme de croissance de l'œuvre : « Lors d'un mémorable entretien nocturne (il n'y en eut pas tant que je ne puisse me souvenir de chacun), Proust m'expliqua sa préoccupation de réunir en faisceau, à la faveur de l'orgasme, les sensations et les émotions les plus hétéroclites. La poursuite des rats, entre autres, devait trouver là sa justification : en tout cas, Proust m'invitait à l'y voir. J'y vis surtout l'aveu d'une sorte d'insuffisance physiologique. Pour parvenir au paroxysme, que d'adjuvants il lui fallait ! Mais qui servaient, indirectement, pour ses livres, au prodigieux foisonnement de leur touffe. »

Voir Universalia 79 page 516

Gide a dit de Sartre : « Après le mouvement Dada, le mouvement Caca. »

Jean Prévost ironisa sur Gide et sa sexualité dans la "N.R.F." :

«Avec un peu trop de faste,
Monsieur Si le grain ne meurt
Se proclame pédéraste :
Ce n'est qu'un petit branleur.»

Roland Dorgelès attaqua son influence morale : «Gide, c'est l'influence dissolvante sur la santé morale [...] Nous sommes pour les toniques, il est pour le poison. Il croit éclairer les âmes, il les trouble. Ce ne sont pas les vertus qui l'intéressent, ce sont les tares.»

Que reste-t-il de Gide? L'écho persistant des "Faux-monnayeurs" et de "Si le grain ne meurt" n'y change rien : leur auteur passe pour avoir mangé tout son pain blanc de son vivant. Il reste pourtant là, en filigrane, comme une allégorie érotisée du libre arbitre moral. Personne n'évoque même mieux l'émancipation sexuelle qui a été largement conquise et qui doit beaucoup à sa décision littéraire de ne rien cacher de sa vie. Hantant tous ses livres sous des avatars, Gide nous fait aujourd'hui penser à un autofictif sans remords ni rancune, à qui tout aurait magistralement réussi.

Né dans une famille protestante, fils unique, choyé et pieux d'une mère rigoriste, Gide a pourtant grandi en puritain, doté d'assez de tempérament néanmoins pour être renvoyé à huit ans de l'École alsacienne pour onanisme. Les « possessions charnelles » l'épouvantent, les femmes l'attirent si peu qu'il ne leur prête aucun instinct sexuel. Ardemment voulu, son mariage avec sa cousine, Madeleine, resta toujours blanc : il accula à une sorte de sainteté celle qu'il considérait comme sa sœur, ou sa mère.

Encore vierge à vingt-trois ans, ce masturbateur frénétique qui se réfrénait pour mieux se relancer découvrit l'existence des garçons lors d'un voyage en Afrique du Nord, en 1893. Amplifiée par la rencontre d'Oscar Wilde comme par deux incursions manquées dans l'étrange territoire féminin, la révélation le bouleversa. Sorti de son cocon, le victorien tourna au papillon hédoniste, butinant les garçons en fleur de dix à dix-huit ans, sans jamais conclure là encore. Il préférait planter là son partenaire pour poursuivre en solitaire son accomplissement, une façon de se prémunir contre la vérole, mais aussi contre tout attachement. Des adolescents pour le plaisir, une épouse pour l'amour, Gide respecta longtemps ce schéma antique.

Arriva Marc Allégret, jeune Apollon prometteur, quatrième fils du pasteur qui fut le précepteur de Gide. Les cloisons de l'auteur des "Nourritures terrestres" volèrent en éclats et, se décidant à franchir le pas, il lui écrivit : «Je flambe tout entier». Il l'entraîna en Angleterre. Découvrant le pot aux roses, Madeleine Gide brûla les lettres qu'elle recevait depuis trente ans de son mari, lequel souffrit comme si elle avait étranglé leur enfant. Mais Marc préférait les filles, comme il allait le prouver aux actrices (Simone Simon, Nadine Vogel...) qu'il fit tourner. Résolu à faire son bonheur, Gide le poussa dans les bras d'Élisabeth, la fille de sa vieille amie, madame Théo Van Rysselberghe. Élisabeth accepta, par

dévotion pour Gide, lequel lui écrivait déjà en 1916 : «Je n'aimerai jamais qu'une seule femme, et je ne puis avoir de vrais désirs que pour les jeunes garçons. Mais je me résigne mal à te voir sans enfants et à n'en avoir pas moi-même. » Marc fut donc chargé de procréer pour l'«oncle» André !

La nature fit d'abord bien les choses (Marc et Élisabeth tombèrent amoureux), mais aucun enfant ne suivit. Gide se décida, pour la troisième et dernière fois de sa vie, à toucher à la femme ; l'unique tentative eut lieu sur la plage d'Hyères, et ce fut la bonne : la petite Catherine naquit en avril 1923. Un an plus tard, et malgré le précédent de Wilde, qu'il vit partir pour la prison, Gide publia sous son nom "*Corydon*", un plaidoyer pédérastique qui révolta mais qui sortit ces amours-là du placard.

Madeleine Gide n'allait jamais savoir l'identité du père. Élevée en solitaire dans un pensionnat suisse, la petite Catherine n'allait l'apprendre elle-même qu'à l'âge de treize ans, par hasard. Lui servit de tuteur un autre écrivain, dandy et héroïnomane, Pierre Herbart, qui avait épousé sa mère sur les conseils de Gide, dont il était aussi le protégé. Happy ending, là encore : Gide redécouvrit la vie de famille après la mort de Madeleine, pour la grande joie de Catherine. L'enfant du miracle continue ainsi de faire fructifier, à quatre-vingt-cinq ans, avec un soin et un humour merveilleux, l'héritage littéraire d'un homme à qui elle aurait toutes les raisons d'en vouloir : cela s'appelle le charme.

C'est par cette incroyable liberté que Gide reste vivant. Il avait de l'argent, donc du temps ; il alla sur les pas de Goethe à Rome et de Stendhal à Florence, arpenta la Terre afin d'éprouver toutes les formes d'existence, de mettre toutes ses peaux l'une après l'autre. Il ondoya si vite que les tenants de l'ordre moral calèrent devant des aveux et des audaces qu'il assumait royalement, mais qui lui vaudraient la prison aujourd'hui ; comme s'il faisait son portrait devant Dieu et se devait de tout Lui montrer. Sa prodigieuse autosatisfaction aimante ; des professeurs débattent encore de ce qu'il fit réellement avec Ali ou Athman durant telle nuit de 1893 ; jamais on n'en sut autant sur les mœurs et les contradictions d'un être humain (pas même Montaigne, son grand modèle). Il faut lire Gide, car l'humaine condition s'est tout entière réalisée en lui.

En 2009, Catherine Gide publia "*Entretiens 2002-2003*".

En 2009, "*Romans et récits, Œuvres lyriques et dramatiques*", deux tomes dans la Pléiade.

«Je ne suis qu'un petit garçon qui s'amuse, doublé d'un pasteur protestant qui s'ennuie.» écrivait-il.

André Durand

Faites-moi part de vos impressions, de vos questions, de vos suggestions !

[Contactez-moi](#)